

La Clémence de Titus

Et autres nouvelles du prix Hemingway 2023



Recueils du prix Hemingway

TOREO DE SALON, Olivier Deck, lauréat 2005
PASIPHAË, Olivier Boura, lauréat 2006
CORRIDA DE MUERTE, Robert Bérard, lauréat 2007
ARÉQUIPA, PÉROU, Zocato, lauréat 2008
LE FRÈRE DE PÉREZ, Antoine Martin, lauréat 2009
BRUME, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2010
PAS DE DEUX, Robert Louison, lauréat 2011
MOSQUITO, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2012
L'ULTIME TRAGÉDIE PAÏENNE DE L'OCCIDENT, Miguel Sanchez Robles, lauréat 2013
LATIFA, Étienne Cuénant, lauréat 2014
PRIX HEMINGWAY ; 10 ANS !, 8 nouvelles inédites des lauréats, 2014
LEÇON DE TÉNÈBRES, Philippe Aubert de Molay, lauréat 2015
URIEL, BERGER SANS LUNE, Adrien Girard, lauréat 2016
AU MILIEU DU MONDE, Gil Galliot, lauréat 2017
OMBRES DE LUNE, José Luis Valdés Belmar, lauréat 2018
MECHA DE PLATA, Cyril Fabre, lauréat 2019
UN TORO DANS LA REINE, Élise Thiébaud, lauréate 2020
LES LIENS DU GROUPE SANGUIN, Hélène Goffart, lauréate 2021
LA DERNIÈRE CHANCE DE « EL LAGARTIJO », Antonio Blázquez-Madrid, lauréat 2022

ISBN : 979-10-307-0611-6

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

SÉBASTIEN AMBIT, <i>Lauréat du prix Hemingway 2023,</i> La clémence de Titus	9
BÉNÉDICTE BELPOIS, La mère du torero	25
SAMUEL BOBIN, Le monde à genoux	39
RAQUEL BARBA MARTINEZ, Un grand jour miraculeux	57
ALAIN MASCARO, La vie <i>a porta gayola</i>	71
ROBERT LOUISON, La mercerie	85
FABIEN PENCHINAT, Le torero de Mauthausen	93
MANUEL VALERA GARCIA, L'arène des âmes	107

FRANCIS ZAMPONI,	
<i>Viva la muerte</i>	123
JEAN-PIERRE LABORDE,	
Le torero de la mine	133
ANDRÉ GARDIES,	
<i>Caida del picador</i>	149
Remerciements	163
Règlement	165

Historien spécialiste du ^{xx}^e siècle, SÉBASTIEN AMBIT s'est tourné vers l'enseignement de l'Histoire et Géographie puis dans la formation continue des professeurs sur les thématiques des violences à l'école et des difficultés d'apprentissage. Depuis 2019, il est proviseur adjoint du lycée Eugène Delacroix à Drancy et sera à la rentrée 2023, chef d'établissement au lycée Liberté de Bamako au Mali.

Chroniqueur sur le site littéraire Reflets du temps sous le pseudonyme de Lilou, ses sujets de prédilection sont nombreux : politique, arts, gastronomie, culture, sports, sociétés, voyages. Deux de ses chroniques font des univers de la tauromachie le point d'ancrage principal. Son talent l'a porté au seuil du Prix Hemingway, finaliste en 2018 avec « Arroz y Toros », en 2021 avec « Maestro » et en 2022 avec « Un dernier toro à Paris ».

La clémence de Titus

SÉBASTIEN AMBIT

Lauréat du prix Hemingway 2023

Le simple parfum d'une madeleine posée sur la table du goûter déclencha, dit-on, chez Marcel Proust, une telle farandole de sentiments et de saveurs qu'il s'en alla écrire presque d'un jet *À la recherche du temps perdu*. On raconte aussi qu'il suffit à Georges Bizet de croiser une crevette égarée dans une paella pour qu'il ne voie plus qu'une bohémienne andalouse, un brigadier et des contrebandiers. Il s'en alla d'un trait composer *Carmen* de cette profondeur gastronomique insondable. C'est dans ces inspirations élevées qu'un concours de circonstances me mit au défi de promener ma plume dans la foule baroque d'une corrida pour y remplacer un célèbre critique taurin de mes amis et indisposé d'abus divers. Une madeleine, une crevette, la suite viendrait bien à moi à l'écoute de bien d'autres choses que de taureaux.

Balader son ignorance dans une foule peuplée d'extravertis toristes sans en avoir jamais reçu les codes et les usages, c'est comme essayer de témoigner de l'affection avec les attitudes gauches d'un enfant arrivé sur le tard dans une vieille famille bourgeoise. On y reconnaît tout le monde sans en connaître un seul et trop souvent les gestes y agonisent dans d'infinies faiblesses. Si j'ajoute que mon métier de critique d'opéra m'emmène depuis toujours de la Scala de Milan à la scène de Bayreuth en passant par le Met de New York, je ne comprends toujours pas comment je me retrouve un lundi de Pentecôte aux pieds des arènes de Nîmes pour faire le compte rendu d'un rythme qui ne me promet que barbarie, sang et larmes. Marchant dans ces pensées sur le parvis de la *plaza de toros*, je cultive le pas circonspect de l'imposteur de *Boris Godounov*, qui sous la baguette de Moussorgski offre l'impression que la vie et le pouvoir ne sont que des mensonges.

Je crois que je ne vais pas aimer, mais je ferai ton compte rendu. Je t'aime quand même! lui ai-je écrit avant de partir sur cette route cruelle pour lui rendre ce service. Que ne ferait-on pas pour le bonheur d'aimer dans la douceur de vivre?

C'est en entrant dans l'amphithéâtre résonnant encore des cris des derniers chrétiens martyrisés que je prends conscience de la hauteur vertigineuse de vingt siècles d'histoire. Et si c'était aujourd'hui que j'entendais au fond de moi la petite musique de Bellini et des princes assassinés de l'Italie romaine? Je monte quelques marches pour me retrouver à un carrefour dont je ne comprends aucune direction. Mon laissez-passer affiché comme un nez au

milieu d'une figure ingrate ne m'indique rien d'autre qu'un « *callejón* journaliste ». S'ils savaient à quel point je ne suis ni « journaliste » ni « *callejón* »!!! Pourtant, et comme si j'étais à la Scala, c'est vers les hauteurs que je décide de me rendre. On n'est jamais mieux servi que par les habitudes et dans une salle à grand volume, c'est au paradis qu'il vaut mieux vivre les rêves. Les entrailles des arènes montent au ciel et elles ne ressemblent à rien d'autre qu'à un amoncellement de blocs de pierre, beaucoup mieux construits en murs que taillés à l'équerre. Le tableau est saisissant avec ses cohortes de spectateurs pressés qui grimpent vers les sommets. Vieillards, couples, hommes seuls ou enfants bruyants, tous semblent naviguer en haute mer en portant avec eux les reliefs de la fête offerte là comme une inexpugnable profusion joyeuse. C'est déjà une attraction! Parvenu tout en haut, à en prendre du soleil plein la figure, je me pose enfin sur des yeux qui me disent qu'il est ridicule d'avoir peur de la bestialité d'un peuple en joie.

— Vé, vé, vé, ça y est je lui ai vu la culotte!

— Montre, montre, montre!

Curieux dialogue en guise de bienvenue de la part de ces jeunes hommes équipés de jumelles. Manifestement, leur trouvaille égaye le petit carré de fidèles entourant ces vigies de fortune. Sept lettres tout de même pour « culotte », me dis-je aussitôt en regardant cet autre personnage à la tête de nonce apostolique faire ses mots croisés.

On ressent la foule du paradis croire vertement à l'enfer à sa manière de souffrir du soleil. On y est avalé par les « J'ai chaud », les « J'ai rien à boire et le bar est trop loin ». On y entend aussi « on est trop haut » et « on a peut-être

oublié de fermer la voiture ». De-ci de-là, des éventails agités à s'en broyer les cartilages laissent passer de maigrettes brises d'air chaud. Des personnages bizarres y ont élu domicile, telle cette maman chantant des chansons aux deux petits, tout en distribuant des bouffes au plus grand pour avoir voulu sauter les marches au-dessus du vide. J'y découvre une vieille dame qui mâchonne de l'ail parce que, me dit-elle : « Il me faut quarante minutes pour arriver au germe et vingt de plus pour le terminer. Avec deux gousses, j'ai mes deux heures d'attente ». Que dire à des yeux qui domptent ainsi l'illusion du temps qui passe ? La foule du paradis me plaît et c'est dans l'impression de me trouver au milieu des fêtes vénitiennes que je comprends comment Giuseppe Verdi puisa son intarissable inspiration dans les gens pour décrire la vie. Il existe dans cette marée humaine tous les éléments qui composent l'opéra : les têtes de parricides où chacun façonne le monde à l'image de ses douleurs ; les planqués qui dissimulent leurs passions, leurs amours pour ne pas dire leurs passades ; les couples qui donnent du corps et de l'espoir à se reconnaître en Tristan qui rencontrerait de nouveau Yseult au fond de la Cornouailles ; les solitaires emportant dans leurs voyages intimes plus de sentiments que de bagages ; les amis semblant rimer de connivence et de rires éternels. Ce n'est plus une foule, c'est un peuple en joie. Ce n'est plus un pèlerinage qui hésite, c'est un bonheur qui ondule sur tous les gradins en irradiant de lumière les vieilles pierres. Les regardant avec l'envie de décrire l'amour, j'ai l'impression de devenir un rabbin d'opéra promettant la Palestine.

Quelques gradins plus bas, je me retrouve à la frontière du paradis. La foule s'y embouteille aux buvettes qui débordent des humeurs de vin blanc et de commentaires sur la corrida du matin. Tout y est visible, admissible, comme cette femme enrobée d'une jupe aussi moulante que couleur persil. Elle est magnifique de persuasion, je ne me lasse pas de ses commentaires sur ce si *bogosse de torero du matin*. Il y a aussi cette tête en faillite commandant son Ricard avec l'obstination d'un bourdon qui ne parviendrait pas à trouver sa fleur. Habillé d'une chemise qui rappelle un lierre étranglant un bouleau, il est une peinture à lui tout seul. Je reconnais même les personnages du *Faust* de Gounod, comme le clone de Méphisto et la petite fille qui joue à la marelle à la fin de l'acte II. Les couples et les familles s'y font plus baladines, on ne s'y presse pas, les places y sont réservées avec un rang, un siège et de l'ombre qui se promet à presque tous. Plus que des gens, ils sont les rencontres du bon peuple des opéras aux airs fuyants. Comme du Rossini pur jus, ils composent le livret d'une société coincée dans ses principes, prônant la vertu mais se divertissant au bordel.

Ce n'est pas que l'heure tourne, mais il me faut quand même descendre trouver ma place. Le ventre des arènes de Nîmes est ainsi fait qu'il faut traverser les vomitoires pour toucher les barrières. À l'opéra, on s'assied au parterre pour caresser la fosse. C'est dans ce bien curieux assortiment sémantique que je croise le duc et la duchesse de Guermantes évadés d'un verre d'absinthe du temps de Proust. On dirait qu'Orphée a croisé Macbeth tellement leur allure semble sortir d'un imaginaire à ne jamais

dormir sereinement et à n'écouter que des solos de violoncelle. Elle, surmontée d'un chapeau aussi ridiculement grand que multicolore, porte fièrement son jasmin à la boutonnrière. Lui semble revenir d'avoir taillé ses bougainvilliers dans son si beau jardin de propriétaire terrien. Ils sont assortis de cette sorte d'étrangeté qui fait les grandes disputes familiales. Ils cherchent leurs tickets en se reprochant l'un l'autre leur perte, je les imagine s'inquiéter de l'Hispano-Suiza garée au diable Vauvert et des promesses du champagne du soir à venir. Un peu plus loin dans ma course pour trouver mon entrée, je découvre une danseuse de tango argentin sortie de *L'opéra de quat'sous* gesticulant des pas de danse qui manifestement n'ont pas récupéré de leur dimanche. J'y bavarde aussi avec des spécialistes à l'élégance d'un autre siècle tirant sur leur Montecristo n°4 de larges volutes marron clair. Vociférant des prédictions sur les toreros, ils me confirment qu'en matière de peuple festayre, cohabitent dans ces arènes seize mille personnes qui pratiquent deux métiers : le leur et critique taurin. Je me dis que mon compte rendu ne sera qu'un parmi les autres et que cela ne sera donc pas si compliqué.

Le temps passe pendant que dix-huit heures marque le pas... Les allées de l'arène se vident dans le discret murmure de leur aristocratie de passage. La corrida peut se mettre en place au moment même où je pénètre dans le *callejon* des journalistes : au plus bas, au plus près. Silencieux et les yeux fermés, je me dis que je suis sorti du peuple en fête pour entrer dans une élite restreinte avec l'inquiétude de voir comment elle se trie sur le volet. L'arène est pleine et il y flotte comme une fine agitation quand soudain, les

clarines m'ouvrent la porte comme on entre en communion. Quel paseo! Quelle féerie de ressentir ce bonheur d'être au bon endroit au bon moment! Les deux chevaux, dont on me dit qu'ils portent les alguazils, se plantent au milieu du sable comme on pose un encrier pendant que Bizet et *Carmen* disent au ciel le sens du rythme. Sublime entrée que je lis dans ce ballet de fines gambettes de poids plume montées de collants roses et chaussées d'escarpins qui ont tout de la ballerine: *Toréador, en garde! Toréador! Toréador! Et songe bien, oui, songe en combattant, Qu'un œil noir te regarde, Et que l'amour t'attend, Toréador, l'amour, l'amour t'attend!* Puis d'autres chevaux défilent. À leurs têtes d'emmerdement, je devine qu'ils sont les picadors tout comme ces deux derniers, vêtus de bleu et de rouge, qui tireront plus tard les dépouilles des toros morts. En corrida, c'est certain, l'allure fait le moine!

Pendant que la foule exulte à cette si spectaculaire entrée en matière et au temps retrouvé, les hommes de lumière s'éparpillent derrière les barrières. Tout y est rangé selon l'inspiration d'enfants qui réorganiseraient leur chambre. Les épées, les banderilles, les capes, les couteaux! Je les fixe avec l'air meurtrier de celui qui regarde les outils pas encore chauds des combats à venir. À observer les toreros qui se mettent en place, je pense à la ballerine de Degas revenue de nulle part. J'attends comme on attend un premier rendez-vous, mon cœur va exploser. Fébrile comme un enfant sans mère, je vois la porte du toril s'ouvrir.

Je ne regarde pas ce premier toro sortir. Comme un pétouchard pas encore repent, je me blottis d'inquiétude dans le regard de mon voisin. Quand j'ouvre les yeux,

ce toro noir comme un pressentiment est là devant moi à trois mètres de l'autre côté de la *barrera*. J'ai tout de suite l'impression qu'il arrive comme Dieu l'a créé : intact, sauvage et avec dans le regard l'impression que je lui dois la vie. Le torero s'avance vers ces deux cornes immenses qui le pointent sans masquer la préméditation du crime. D'un pas élégant qui élargit la cape jaune et rose au sol, il reste sobre dans ses gestes pendant que le toro s'enroule à l'intérieur du leurre. Des tribunes tombent aussitôt des *Olés* qui ont tout d'une déclaration d'amour. Mon voisin me pousse du coude pendant que les gradins dégoulinent d'une seule voix. Sitôt la série de passes exécutée, le toro fait son demi-tour et revient dans la cape avec l'air consentant au spectacle qui se joue. On m'explique que toute la poésie de la corrida est contenue dans cette série de passes qu'on me dit être, la main sur le cœur, de parfaites véroniques : « Pour une première, tu as de la chance », me confie mon voisin. Je fixe ce toro chez qui je sens une colère qui encombre à la manière d'un sentiment qui s'enracine profondément. *Nabucco* triomphant des Hébreux de Babylone devait avoir ces traits-là. Plus terrorisant qu'un orage de nuit, il ne recule jamais, il est un trouble sauvage. Les picadors entrent en scène. Le sang coule. violemment. Mon professeur de circonstance me demande si je pense que « la première pique n'était pas trop vrillée ». « Bien sûr qu'elle l'était », lui dis-je en entretenant l'air contrit d'une harpiste de Milan tenant entre ses doigts une corde brisée en pleine barcarolle d'Offenbach.

Cette corrida, ce toro préhistorique, ce cheval qui a l'air d'y croire, ce sang, ce plaisir intime de sentir que ce toro

va maintenant apprendre à se battre comme un homme : je rentre dans les mêmes subtilités que celles qui agonisent dans les livrets de Verdi. La corrida rend-elle schizophrène ? Un toro est-il de droite ? Meurt-on d'amour ? Je m'affole de mes pensées anachroniques. Les banderilles font leur entrée, elles s'apparentent aux saintes lances de *Parsifal*. Par paires agitées au bout des mains des péons du torero, elles semblent avoir une vertu salvatrice pour ce toro galopant de toutes ses humeurs sur le sable. Je me mets même à penser que ce galop le guérit de la douleur amère du fer en ses chairs. J'ai l'impression d'entendre dans la deuxième pose décrite comme *al quiebro* que la *Flûte enchantée* fait son apparition avec la musique qui entre en scène. Le chef d'orchestre lance son filet de hautbois à la manière d'une douceur intime. Je crois reconnaître *Una furtiva lagrima* pour habiller l'esthétique sanglante, mais c'est un *paso doble* lent comme un sourire qui finit de consumer les gradins.

Pour la première fois que j'assiste à une corrida, je peux ressentir une jouissance qu'une heure avant je déniais à quiconque. Cela ne souffre aucune médiocrité, tout doit y être parfait : le toro, les hommes, la foule, le sable, la musique. *La corrida, c'est papa qui entre dans maman, c'est intime et ça ne se décrit pas, ça se pense*. Papa dans maman, j'aurais préféré Orphée qui rencontre Eurydice en cultivant le mystère qu'on ne choisit jamais d'aimer. Ni d'ailleurs les expressions de ses voisins d'arène !

Le sable se vide des péons et des « *Olés!* ». Le torero demande à la présidence l'autorisation de toréer le toro. Curieux rituel... D'un salut très impérial, le président

consent ! Le torero marche très lentement vers le centre sous une nuée de clameurs. Je ne peux m'empêcher de voir qu'Ulysse cherche Pénélope sous les notes enchantées de Monteverdi. On sent le torero prêt à offrir le sentiment tragique de son existence à sa manière de sortir de son corps tellement il est visible qu'il est devenu le soleil lui-même. D'un arc de cercle couvrant l'horizon du ciel, il offre son combat à la foule surchauffée. Puis, comme d'autres avant lui sont entrés en pénitence sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, il s'avance vers ce toro galopant à lui avec l'allégresse d'un trois-mâts aimanté par la Venise de Johann Strauss. Tous deux emménagent sur leur lieu de travail en donnant peu de pas pour beaucoup de grâce. On ne sent pas que chacun pense avec sa peur. Ces deux-là sont des reflets d'*Otello* : faits pour commander. On le discerne à la manière d'accepter le combat sans gaspiller l'enthousiasme. Le torero se positionne d'emblée dans le contraire des plus grands livrets d'opéra dans lesquels le salaud attend son heure. Nés pour lutter sur le sable, ils s'enroulent ensemble, vivent ensemble, ils riment ensemble comme s'il s'agissait d'affirmer au monde ébahi que l'amour *n'est qu'enfant de bohème, il n'a jamais, jamais connu de loi. Si tu ne m'aimes pas, je t'aime, si je t'aime prends garde à toi*. À droite, plusieurs passes de la muleta. À gauche, mon voisin me glisse que « la corne est rouge vif ! » Tout porte à croire que le couple enfle les perles d'un même regard vers un même horizon. Les gradins frissonnent d'une fièvre s'habillant de premiers mouchoirs blancs qui peu à peu s'étirent du sol au ciel. On aperçoit dans l'azur de braves dauphins et licornes de baudruche s'envoler pour dire la magnificence

de la rencontre entre *Sangrosso* et cet Espagnol à sang-froid. Retenant mon souffle chaque fois que j'ai l'impression que le torero chuchote à son toro, j'ose imaginer qu'une telle esthétique est autre chose qu'une menteuse raison de vivre. Mais il en va des toros comme des compositeurs: à la fin, ils rendent le dernier souffle comme le rideau tombe sur la scène. C'est autant écrit dans l'âme de la corrida que se meurent pour toujours ces légions d'Égyptiens poignardés par les sbires d'*Aida*. Et c'est ainsi!

Il est clair que *Sangrosso* veut partir debout et chacune de ses passes est un dévouement respectueux pour ne mourir qu'au dernier moment. C'est justement à cette évidence tellement collective que ricoche sur le sable une douce rumeur qui n'appelle qu'un seul mot: *indulto*! *Sangrosso* paraît comprendre ce qui se joue dans les cœurs et sur les bouches. Il ne torée plus, il vit chacun de ses admirateurs. Le torero s'en retourne vers le président que je surnomme *Titus l'empereur* tellement il me semble drapé dans sa posture d'homme de pouvoir ne souriant pas! Au milieu d'une cohue indescriptible, Titus et le torero enchaînent quelques paroles qui ont tout du confessionnal. Des chapeaux élégants volent pendant que les hurlements de l'arène emportent les formes et les visages. Une mousseline de mouchoirs blancs électrise maintenant la foule. Le président téléphone – est-ce le moment? – puis reprend les pourparlers avec ce plénipotentiaire venu de Valence demander la grâce de *Sangrosso*. Les murs tremblent, il paraît même que de la poussière se détache sous les vomitoires.

Soudain, l'impossible se produit. Titus a retrouvé son souffle et fait tomber le mouchoir orange de la clémence.

Sangrosso est gracié et semble tout de suite admettre sa vie sauve avec le sourire de Roméo qui épouse enfin Juliette. Animé de la fuite dans ses idées, il fait un très rapide demi-tour au centre de la piste et part d'un élégant galop vers les portes du toril qui se sont ouvertes pour lui. Il dormira vivant ce soir.

Les gens de Nîmes s'embrassent de ce prodige, ils ne sont plus qu'un clapotis de jours heureux. Pris dans le chaos de cette gloire et surtout ayant résolu de faire de ce moment de tauromachie mon unique expérience taurine, je décide de m'en aller. J'ai un compte rendu à écrire et je crois avoir assez de ressources pour le faire.

Cher toi ! Voici mon article : ~~Corrida de dix-huit heures, vieil amphithéâtre romain, tribunes garnies de la fosse au paradis : tu pars mal ! 8^e corrida de la feria, plein. Un seul toro, laissé à la vie, magistralement mis en scène par un torero valencien de beau tempérament : Jamais ça : six toros de Atanasio Fernandez, lourds, solides aux piques et admirablement présentés. Musique impeccable avec malgré tout un effort à faire dans les aigus : la musique de Nîmes est toujours merveilleuse, mais ce n'est pas la peine de le dire. Des échos lourds et solennels ont entouré la représentation d'un toro poli pour la corrida de Pentecôte. DÉBILE ! Un toro n'est jamais poli, il est brave, noble ou manso. On a déjà dit que c'étaient des Atanasio, ça suffit ! Magnifiques spectateurs bigarrés venus des quatre coins de la représentation sociale. Mozart s'est invité au cartel sous le visage de son président, Titus qui, empereur et selon le livret, a pardonné aux conjurés du Capitole : Je suis absolument certain que tu prends de la bonne, ce n'est~~

pas possible autrement! Le rôle de président est difficile, on ne va pas se moquer, surtout qu'il y a eu un *indulto*. Il a fait son job de ne pas faire s'effondrer les arènes. Point! Titus le clément a gracié *Sangrosso*, gros toro de noir vêtu, né pour vivre il y a cinq printemps. Avec des passes ayant tous les atours d'un rideau de scène s'ouvrant sur le soleil de Rome, le matador a soufflé dans la valse des moulins qui font éclore la vie. Ah voilà un truc intéressant! On va résumer en disant ceci: *Sangrosso, 5 ans, 569 kg, negro tostado, très bien présenté, trois piques et demi avec beaucoup de bravoure et de noblesse dans les quite. Une maestria engagée utilisant une tauromachie artistique dans tous les registres.* Cette corrida a permis qu'un toro andalou rencontre tout à la fois un homme habillé de lumière, Giuseppe Verdi et le chacun pour soi On va élaguer tout ça: *Enrique Ponce, pour son dernier combat à Nîmes, s'est habillé de couleur café de Madagascar, comme lors de sa corrida majeure ici même aux vendanges de 1996. Il a offert à la foule un récital et au toro des raisons de rentrer vivant à Salamanque.* Triomphe majuscule, les arènes auraient, dit-on, bougé de quelques centimètres tellement la folie a résonné à la clémence de Titus. Corrida interrompue pour votre serviteur au second toro, car je me suis fendillé comme un œuf. Il est en effet des moments où le hasard en sait plus long que tout autre certitude et où il faut savoir l'enfermer dans la fuite. Une fugue de Bach bien sûr accompagnée de tous les ressorts qui font aimer la noblesse des belles choses. Surtout quand elles sont inutiles. Ouaaaaaaaaah! Un peu éloigné des canons taurins... Tu as de la chance, car les cinq autres toros n'ont rien donné, donc j'aurais aussi construit ma

reser~~va~~ sur ce premier toro. Cela va donner ceci: *Ponce a fait monter au ciel l'art de la tauromachie. Sangrosso était le seul du lot de six à avoir toutes les caractéristiques qui font le bonheur des aficionados. Une juste récompense attendait toro, spectateurs conquis et torero pour sa despedida à Nîmes: deux oreilles et une queue symboliques. Adelante, notre roi Henri, tu nous manqueras.*

Merci et bravo. Tu es le seul critique taurin de l'histoire qui n'ait jamais vu la mort d'un toro. Tu es unique et je t'aime aussi. Même si tu n'entends rien à la corrida!

Quand j'ai reçu par mail sa correction pour ma proposition d'article, j'en ai été presque déçu. Mais lisant l'article réécrit, je me dis que cette corrida m'a été merveilleuse, homérique, sculpturale, vivifiante. Pendant ces quelques heures, je me suis éloigné de tout pour toucher l'âme d'un monde qui ne veut pas mourir. J'y ai rencontré un peuple en sourires d'aimer, des coutumes venues du fond des âges et des voix pour toujours revivre et vivre encore. Si je n'ai qu'un seul regret, c'est finalement de ne pas m'être croisé au milieu de ce peuple en fête.